

# Un spectacle peu banal

Autor(en): **Nel., J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 45

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215931>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS  
Société Anonyme Suisse de Publicité  
LAUSANNE et dans ses agences

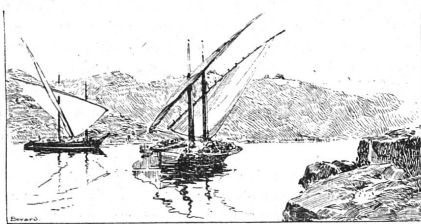
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.  
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au  
CONTEUR VAUDOIS  
pour 1921, recevront ce journal  
gratuitement  
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,  
en s'adressant à l'administration,  
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un  
spectacle peu banal (J. Nel). — Lo  
VILHIO DÈVESÀ : Lo Caïon à Monsu Belia (Marc à  
Louis). — Un livre de chez nous (Maurice Porta).  
— Le patois vaudois au Palais fédéral. — FEUILLE-  
TON : Fille des champs (Dr Chatelain).



## UN SPECTACLE PEU BANAL.

N'ALLEZ pas croire que je veuille vous mon-  
trer une de ces merveilles qui éclosent cha-  
que jour dans le cerveau d'un habitué de  
l'invention. Je me moque pas mal du temps présent  
et de l'avenir. Un sexagénaire ne pense qu'au passé  
quand il veut se rafraîchir l'esprit, échapper aux ob-  
sessions du devoir immédiat, parfois cruel.

Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pou-  
vait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes  
venues au marché se rembarquer sur un petit ba-  
teau, genre cochère, je suis descendu à Ouchy. Il  
s'en est peu fallu que ce fût inutilement, car le dé-  
part ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme  
on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela  
n'a l'air de rien, et c'est tout ! Aimable imprécision :  
pas d'horaire fixe. Quand on est là, on part, voilà.  
Mais encore convient-il de se soustraire aux distrac-  
tions et de ne pas aller attendre le bateau à un em-  
barcadère qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a  
risqué l'apprendre à ses dépens. Déjà tout le monde  
avait pris place — pour cela il fallait se « cougner »  
un peu; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque  
l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles,  
faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que  
faire ? Aller toujours de l'avant ou revenir en ar-  
rière. L'indécision des nautonniers tenaillait le cœur.  
Enfin, celui-ci se dégagea; quelques tours de machine  
en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses com-  
pagnes. Bientôt, le frère esquif passa devant le *Bo-  
nivard*, amarré au port, victime de cette satanée  
guerre qui inonda les puits miniers et fit renchérir,  
mais encore plus, comprimer les approvisionnements.  
Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors,  
comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de  
Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une  
cochère aux frères Traîne, qui transportaient aussi  
des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du  
Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et  
toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'a-  
vant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chape-  
lets, et c'était un spectacle curieux pour nous au-  
tres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire  
partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie.  
Personne n'eut plus besoin de découcher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en  
suivant des yeux les évolutions lentes de la petite  
maison flottante, qui — cela me parut bizarre —  
avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de  
St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi ? Le  
lac était calme, l'air nébuleux; plusieurs pêcheurs,  
sur leurs iquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'é-  
tait plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de  
juillet et d'août se frayant un passage facile dans le  
glauque azur, sous un soleil étincelant et avec des  
accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour  
ravir des passagers pleins déjà de bien-être. C'était  
le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et  
pourtant, que de poésie dans cet élan des voyageu-  
ses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient  
à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois  
des châtaignes, des œufs, des tomates contre ce bel  
argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle,  
et s'en retournaient le soir chez elles avec le senti-  
ment du devoir accompli. L'air du lac est tonique,  
mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les  
exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, tou-  
jours ensemble ! Et, en plus, l'autre jour, une désil-  
lusion : Au lieu de la cochère qui mettait deux heu-  
res pour faire la traversée, voilà que du canot des  
Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur  
l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine  
vivement : il y avait un moteur en réserve, il fonc-  
tionne, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus  
qu'un point noir qui court sur la surface du Léman,  
toujours grand, toujours beau. Désillusion ! Que non  
pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simple-  
ment.

Ah ! j'oubliais. Il y avait une voile pliée, prête à  
se gonfler sous la brise ! Voilà qui satisfait nos chères  
traditions et tout le monde. Voile et moteur, que  
voulez-vous de plus ! Mais, mesdames, attention,  
quand il y aura un grain et de la vague.

\* \* \*

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes ci-  
dessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté  
à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos  
excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il  
y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y en  
avait deux : cinq Savoyardes sont montées sur l'*Isa-  
belle*, neuf sur le *Trèfle-à-quatre*. Et comme pour faire  
plaisir au vieux pirate que je suis d'une généra-  
tion en train de disparaître, mais qui revoit ses pre-  
mières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait  
des rameurs. Un point, c'est tout. J. Nel.

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de  
laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de  
conserver l'espoir d'obtenir sa main.

— Me voilà donc condamné au célibat, murmure le  
jeune homme.

— Oh ! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour  
votre marié avec une autre.

— C'est facile à dire ! Mais si ne voulez pas de  
moi, qui jamais m'acceptera ?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X.  
gémît-elle sans cesse ? Elle est riche et se plaint de  
l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de  
sa fortune.



## LO CAÏON A MONSU BELIA

ATHUTA-VAI, Monsu Bâodéron.  
— Qu'è-te que lài a, Monsu io régent ?  
— Lo caïon que i'è élèvà — m'a bailli  
môm de cousin que mè z'écouli — eh bin ! elli  
caïon l'è biau quemet 'na damuzalla et asse gras  
qu'on tasson. L'è lo momeint de lo tyà.

— L'è veré, Monsu lo régent, l'è on biau caïon !  
— Adan, Monsu Bâodéron, quemet l'è vo que vo  
z'ite lo tia-caïon, vîgno vo demandâ quand l'è que  
porri comptâ sur vo po la boutseri ?

— Quand vo voudrà, Monsu lo régent.  
Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Belia, fut on  
loqueten à ruminâ oquie et fâ dinse :

— L'è que, Monsu Bâodéron, lài a oquie que mè  
grâve. Dâi moui de dzein de Velâ m'ant bailli de  
lau caïon quand fasant boutseri. Adan su dobedzi  
assebin de lau z'ein rebailli dau min. Et i'è pouârè  
que m'ein reste rein. Lài arâi-te pas on moyan, vo  
que z'ite suti qu'on sindzo et malin bin mé que lo  
diabliio, lài arâi-te pas on moyan po... po..

— Po bailli, âo bin po ne pas rebailli.  
— N'ein sé rein.

— Foudrà pe-t'être mi rebailli, Monsu lo régent.  
— L'è que... Monsu Bâodéron. L'è bin su que l'af-  
fère l'âodrâi mi se n'été pas d'obedzi de rebailli. Se  
vo mè trovâ on remîdo, vo baillio on écu naïvo.

Et lo père Bâodéron se met à cliouner on bocon sé  
petit get de fouinne, preind la pîce, et se met à rumi-  
nâ, ruminâ. Lo tounéro sarâi tsezâ dé coôte li que  
l'arâi pas oïu, tant l'êtai ein train de peinsâ ein de-  
dein, elli vilhio guieux de père Bâodéron. Dâi mo-  
meint, on vayâi que se sorezâi. Tot d'on coup ie dit :

— Lài a on moyan, rein que ion !  
— Lo quin è-te ?

— Vo faut fère acerrère âi dzein qu'on vo z'a robâ  
vôutron caïon, Monsu lo régent.

— Et pu ?  
— Et pu ! l'âodrî vo lo tyâ de né. Nion vâo rein  
oûre, et pu, lo leindêman, vo bramâ bin fè : « M'ant  
robâ mon caïon ! » Vo garanto que l'affère vâo bin  
djuvi.

Lo régent fut binstout décidâ. Ie fâ âo houtsf !  
— Adan, quinta né voliâi-vo lo fotre bas ?  
— Eh bin ! pas la né que vint, mâ la né d'apri.  
Preparâ tot cein que faut, lè tchou, lè tsevelhie, lè  
foncet et tot lo bataclian. Dan à dêman né, vè onj'-  
hâore.

A dêman né, père Bâodéron. Sebahia, tot parâi,  
se lè dzein vant mè crère quand lau deri que m'ant  
robâ mon caïon ?

— L'è bin su, Monsu lo régent. Allâ pî !  
Monsu Belia s'ein va tot bounameint et tot dzoiâu,  
tandu que lo père Bâodéron se maillive de rire et  
preparâve se coufi po la boutseri.

La né l'êtai arvevaie. Lo régent vint guegnî oncora  
on iâdzo son bêtion, et pu s'allâ reduire, bin conteint  
dau moyan âo père Bâodéron.

Mâ, on'hâora apri, lo père Bâodéron, soo à catson  
de son ottô, avoué on battéran, âovre la porta de  
l'êtrâblio âo régent et l'êintre dedein sein fère lo  
meindro dêtertîn.